

les ombres et les lumières de la nuit, a ouvert une «voix» nouvelle dans le «territoire» de l'écriture francophone de l'Ouest.

Ismène Toussaint
Denis Combet

MacKENZIE, Nadine (1990) *Le sosie de Nijinsky*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 118 p.

Cyriac, un danseur des Grands ballets canadiens de Montréal, rédige son journal dans lequel il relate des faits troublants [...]

[...] Qu'advient-il de Cyriac, trop envoûté par le personnage de Nijinsky? [...]¹

Il y a les «académiques», pour qui la danse rime avec les toiles de Degas, *Giselle ou les Wilis* de Théophile Gautier², ou bien encore avec les clichés noir et blanc sur Serge Lifar... Il y a les «contemporains», pour qui la danse est une déstructuration, une fresque de mouvements sériels, une grâce métamorphosée des temps modernes au travers de Carolyn Carlson, Pina Bausch ou de Maghy Marin... Enfin, il y a les inconditionnels du faune mythique nommé Vaslav Nijinsky.

Impossible de ne pas déceler entre les lignes la passion de Nadine MacKenzie pour le célèbre danseur. La biographie de Vaslav Nijinsky en partie transposée dans *Le sosie de Nijinsky*, ne laisse pas indifférent le lecteur, tant par ses aspects psychologiques, que par la précision des événements relatés.

L'écriture de l'auteur véhicule un charme naturel, essentiel. L'essence même puisée aux sources canadiennes. Pas de préciosité. Le style est fluide, ponctué de mots-phares. Comme une vague efface l'autre, comme le geste du danseur coordonne souffle et expression, on remarque chez Nadine MacKenzie l'unité d'une forme, la franchise du mot sur un fond d'orange et de mystère.

Elle joue la carte de l'ambiguïté, ainsi que fut la vie de Nijinsky. Cyriac (le sosie de Nijinsky) évolue dans l'intemporel. Ses visions supplantent son quotidien. L'inconscient est en fièvre, un peu comme sut le décrire Yann Andréa dans *MD* (Éditions de Minit), à propos des hallucinations de Marguerite Duras, alors hospitalisée.

Où trouver la raison quand les images produisent la mescaline accoutumée de la folie?

Au travers de Cyriac, Nadine MacKenzie a su transcrire avec véhémence les phases cyclothymiques relatives à l'hypersensibilité du protégé de Diaghilev, sa torture morale entre l'art et la pression étrange du vide.

On lui doit cette traversée de mirages au coeur du rationnel, le duel permanent entre la fiction et le système cartésien auquel nul n'échappe.

Nadine MacKenzie a choisi là encore l'intermédiaire en traitant sa fiction sous forme de journal. Trop long pour être un poème, pas assez pour un roman, ainsi pourrait se résumer la carrière de Nijinsky. Une carrière surprenante, concentrée dans le temps, mais trop courte, happée par une raison défaillante.

Jean Cocteau écrivit sur Vaslav Nijinsky:

[...] Il renverse toutes les lois d'équilibre, il paraît sans cesse peint sur un plafond; il se couche mollement dans l'espace, il livre au ciel mille petits assauts et ses danses ont l'air de beaux poèmes écrits en majuscules³.

C'était cela. Avant-gardiste dans ses jeux de scène, soulevant les égards controversés à l'époque par sa provocation dans *Prélude à l'après-midi d'un faune*, Nijinsky semait le trouble, mais soulevait des passions. C'est pourquoi aujourd'hui beaucoup de poètes, d'auteurs, perpétuent le mythe, parce que fascinés par le personnage. Il laisse aussi des fils spirituels, le grand danseur Éric Vu-An, prix Nijinsky 1986, en est un bel exemple.

Nadine MacKenzie a su équilibrer son texte avec une maîtrise mêlant folie et passion (au seuil de la fatalité), choisissant au terme de ce récit un acte peint aux couleurs des tentures de velours des plus beaux opéras; rouge, comme une vérité qui se révèle enfin.

Le tragique animait Nijinsky jusqu'à la mort de ses personnages, ainsi dans *Petrouchka* et *Schéhérazade*.

Qui de Camille Claudel, de Vincent Van Gogh, de Vaslav Nijinsky, aura reconnu en la folie ce génie de la création?

Faudra-t-il toujours que la raison s'égare pour faire naître le feu sacré de l'Art?

Érik Poulet
Auxerre (France)

NOTES

1. Extrait de la couverture arrière.
2. Argument de Vernoy Saint-Georges, Théophile Gautier et Jean Coralli, inspiré d'une ballade de Heinrich Heine, sur une musique de Adolphe Adam.
3. Extrait de "Comoedia illustré".

TARD, Louis-Martin (1987) *Il y aura toujours des printemps en Amérique*, Montréal, Éditions Libre-Expression, 492 p.

Il n'est pas surprenant que cet ouvrage de Louis-Martin Tard, journaliste et directeur des communications à l'Université de Montréal, soit devenu un *best-seller* dès sa parution au Québec. Pour la première fois, en effet, un auteur racontait le "roman de l'histoire" de ce peuple perpétuellement déchiré entre le passé, véritable "maladie de famille" – selon l'expression de l'écrivain lui-même – et l'avenir de cet "incertain nouveau Québec".

À l'heure où la généalogie, les histoires de famille et les fresques dynastiques inondent le marché du livre et l'écran, la présentation de ce roman sous forme d'épopée devait ajouter à son succès. Ce sont plus de 350 années d'une histoire émouvante et tourmentée que Louis-Martin Tard met magistralement en scène, depuis l'arrivée à Kébec, en 1633, de son personnage principal, le charpentier breton Jean-Louis Malouin, jusqu'à la Révolution tranquille, en passant par l'*Union Jack*, la prospérité de l'époque napoléonienne, le raid sur Dieppe en 1942. Tour à tour, amour, haine, passion de la terre, lutte pour le pouvoir ou pour l'argent unissent et opposent les membres de la famille Malouin, dont les destins se croisent, s'enchevêtrent et se séparent, selon qu'ils ont choisi de demeurer fidèles au «pays» natal ou de se disperser à travers tout le Canada.

Il est intéressant de voir la façon dont Louis-Martin Tard a traité la matière ethnographique et historique. La récréation du XVII^e siècle nous paraît particulièrement réussie. La description minutieuse et détaillée de la vie quotidienne, ainsi que les précisions techniques relatives aux différents métiers exercés par les personnages, contribuent à donner au récit une impression de véracité. L'auteur a aussi le mérite d'avoir tenté de restituer, outre l'esprit de cette époque, avec ses codes, ses pressions et ses réactions, le parler populaire et les dialectes propres à chaque province